Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 3 (1946)

Heft: 2

Artikel: Une famille gallo-romaine au IVe siècle

Autor: Favez, Charles

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-5271

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une famille gallo-romaine au IVe siècle

Par *Charles Favez*

Nous sommes beaucoup mieux renseignés sur la vie publique des Romains que sur leur vie privée. Leurs écrivains nous entretiennent des victoires et des défaites des légions, des agitations du Forum, des délibérations du sénat, des intrigues du Palatin. Mais ils gardent généralement le silence sur la façon dont ces généraux et ces hommes politiques se comportaient chez eux[1]. Et ce silence ne laisse pas de nous paraître étrange et d'irriter notre curiosité de modernes habitués à voir dans tant d'œuvres de notre époque, surtout au théâtre et dans le roman, des peintures de l'existence familiale. Cette règle cependant comporte des exceptions. C'est ainsi que la famille de Cicéron et celle de Sénèque nous sont bien connues. Mais, dans ces deux cas, il ne s'agit que de Rome. Comment vivait-on dans une famille provinciale ? Les renseignements à ce sujet sont encore plus rares, et la raison en est bien simple : la littérature latine, comme la française, s'intéresse avant tout à la capitale.

Mais ici encore il y a une exception : je veux parler de la Gaule. Au milieu de l'anarchie militaire et des guerres civiles du IIIe siècle, elle avait vécu séparée de l'Italie et comme repliée sur elle-même. Pour s'opposer aux invasions barbares, elle n'avait trouvé d'autre protection que celle des armées recrutées sur son sol et avait élevé certains de leurs généraux à la dignité d'empereurs gaulois. C'est là, je suis tenté de le croire, une des causes de ce patriotisme provincial dont on constate l'existence dans ce pays au siècle suivant. En outre, ce peuple richement doué mais qui, quoique rapidement romanisé, n'envoyait à Rome depuis la conquête que des avocats et des professeurs de rhétorique, s'éveille enfin, au IVe siècle, au sentiment de la poésie. L'un des poètes les plus connus qu'il ait donnés à la littérature latine est Ausone. Il jouissait, à son époque, d'une grande célébrité : le Romain Symmaque n'hésitait pas à le comparer à Virgile. Jugement hyperbolique, qui nous fait sourire et nous montre jusqu'à quel point un homme cultivé peut se tromper sur les mérites réels de ses contemporains. Car, si l'on rencontre, dans l'œuvre d'Ausone, surtout dans sa *Moselle*, des vers gracieux et délicats, il n'est le plus souvent aux yeux des critiques modernes qu'un habile versificateur.

Mais ce versificateur avait des qualités de cœur : il était profondément attaché à sa famille. Parvenu à la vieillesse, il s'est plu à rappeler dans ses *Parentalia* la

---

[1] Si la littérature latine est généralement avare de renseignements sur la vie familiale d'hommes connus, en revanche les épitaphes nous en fournissent un beaucoup plus grand nombre sur celles des humbles.

mémoire de ceux des siens qui étaient morts[2]. Il les énumère tous, même ceux qu'il a à peine connus: il suffit qu'il existe entre eux et lui un lien même éloigné de parenté. La collection des *Parentalia* ne compte pas moins de trente pièces, et plus d'une célèbre deux personnes à la fois.

Jusqu'à quel point ces portraits sont-ils fidèles ? Il n'est pas impossible qu'Ausone les ait légèrement embellis, et nous devons certainement faire la part de ces préventions inconscientes contre lesquelles l'affection, même la plus éclairée, a tant de peine à se défendre. Notons cependant que certains d'entre eux reproduisent aussi les imperfections du modèle: ainsi le poète nous apprend que son père n'avait qu'une connaissance insuffisante du latin, et qu'il était porté à la colère, et il signale la paresse d'un beau-frère et, par deux fois, la mauvaise conduite d'un neveu[3]. Je crois donc que, dans l'ensemble, ces portraits sont vrais et que, s'ils manquent généralement de valeur poétique, ils offrent en revanche un très vif intérêt documentaire. «C'est, comme le dit justement un historien anglais, de l'or pur pour qui étudie l'histoire de la société[4].» Il serait fastidieux de passer ici en revue tous les parents dont Ausone se fait le pieux panégyriste. Il suffira de nous arrêter à ceux qui lui étaient attachés par les liens les plus étroits pour pénétrer, à sa suite, dans une famille gallo-romaine du IVe siècle et la voir revivre devant nous.

*

Commençons, comme il convient, par celui qui nous fait si aimablement les honneurs de sa famille. Decimus Magnus Ausonius est né à Bordeaux au commencement du IVe siècle, probablement en 310. C'était le deuxième de quatre enfants. Sa sœur aînée[5] était morte dans sa tendre enfance. Son frère cadet, Auitianus[6], très doué et qu'il aimait comme un fils, se destinait à la carrière médicale et donnait les plus belles espérances, quand il fut enlevé aux siens à peine adolescent. C'est donc sa sœur Iulia Dryadia[7] qu'il a le mieux connue. Elle s'était mariée mais devint veuve assez tôt. C'était une femme d'élite, possédant toutes les qualités féminines et d'autres encore «qu'un sexe plus fort eût pu souhaiter», et «aimant la vérité plus que la vie». Elle veilla avec soin sur l'éducation de ses trois enfants. Elle avait une affection particulière pour Ausone: «Son unique souci, nous dit-il, était de connaître Dieu et d'aimer son frère par-dessus tout.»

Quant au poète, il commença ses études à Bordeaux et les continua à Toulouse, où son oncle maternel occupait une chaire de rhétorique. De retour dans sa ville

---

[2] Il nous donne encore quelques renseignements sur certains membres de sa famille dans son *Epicedion in patrem*, dans quelques *Epigrammata* et *Epistulae*. – L'édition utilisée pour ce travail est celle de R. Peiper, Leipzig, 1886. Quant aux citations faites en français, je les ai généralement empruntées à la traduction de E.-F. Corpet, Paris, 1887.

[3] *Epiced.* 9 et 35; *Parent.* 19, 6; *Prof.* 11, 4–5; *Parent.* 17, 6–7.

[4] S. Dill, *Roman Society in the Last Century of the Western Empire*, Londres, 2e éd., 1899, p. 169.

[5] *Parent.* 29.

[6] *Parent.* 13.

[7] *Parent.* 12.

natale, il y devint professeur d'abord de grammaire, puis de rhétorique. Les rares allusions qu'il fait lui-même à son enseignement montrent qu'il fut un maître compréhensif, sachant unir la bonté à la sévérité. Il approchait de la soixantaine lorsque l'empereur Valentinien Ier l'appela à la cour (à Trèves) comme précepteur de son fils Gratien. Ausone s'y fit aimer et estimer par les deux princes, qui lui témoignèrent leur reconnaissance avec une générosité dont on trouve peu d'exemples dans l'histoire: nommé comte et questeur du palais sacré, préfet du prétoire en Italie et en Afrique, puis en Gaule, enfin consul, il connut tous les honneurs et parvint à une gloire qu'il n'avait certainement jamais rêvée dans sa chaire de Bordeaux[8]. Après l'assassinat de son impérial élève (en 383), il retourna dans son pays, qu'il ne devait plus quitter. Il mourut à un âge avancé (vers 394).

Ses vers, dont la plupart ont été écrits pendant ou après son séjour à Trèves, nous le présentent sous les traits d'un aimable et sympathique vieillard, très attaché à la vie malgré les deuils successifs qui l'avaient frappé, partageant son temps entre la ville et ses nombreuses maisons de campagne des environs de Bordeaux, de Saintonge et du Poitou, lisant, écrivant, cultivant l'amitié et lui témoignant les honneurs d'une généreuse hospitalité, unissant le patriotisme romain au patriotisme gaulois ou, plus exactement, bordelais, avec toutefois une tendresse plus vive pour le pays natal[9], aimant les siens, jouissant de leur affection, se remémorant et rappelant avec complaisance sa carrière de professeur et de précepteur, ses diverses magistratures, son consulat surtout, dont il ne cesse de parler avec une fatuité toute cicéronienne, qui finit cependant par désarmer le lecteur à force de candeur et de naïveté. Les allusions, fréquentes dans ses vers, à l'Elysée, aux Mânes, aux Parques, aux dieux de l'Olympe ont parfois fait croire qu'il était païen, mais à tort. Fervent admirateur des grands classiques, il considérait, sans doute, ces oripeaux mythologiques comme l'indispensable ornement de toute poésie. Son *Ephemeris* contient, d'ailleurs, une prière dont l'orthodoxie chrétienne ne laisse rien à désirer. En fait cependant, quand on examine la question de près, on doit reconnaître avec G. Boissier[10] qu'il n'était chrétien que de nom. Ce qui le prouve, c'est le dépit et le chagrin que lui causa la conversion de son plus illustre élève, Paulin de Nole.

Si la religion tenait peu de place dans sa vie, il n'en était pas de même de sa famille, à laquelle, comme je l'ai dit, il était très attaché[11]. De sa mère[12], il est vrai, il parle peu, mais on sent qu'il avait pour elle de l'admiration et du respect. En

---

[8] Cette générosité s'étendit à plusieurs membres de la famille d'Ausone: son père devint préfet d'Illyrie, son fils Hesperius vicaire de Macédoine, proconsul d'Afrique et préfet du prétoire des Gaules, son gendre Thalassius proconsul d'Afrique.

[9] Cf. *Ordo urb. nobil.* 167: «*Diligo Burdigalam*, Romam colo.»

[10] *La fin du paganisme*, 5e éd., Paris, 1907, t. II, p. 72.

[11] Quoi qu'en pense F. Plessis, *La poésie latine*, Paris, 1909, p. 678, qui le juge «sans émotion généreuse ..., n'aimant que soi-même». On s'étonne de lire pareille affirmation chez un critique aussi sagace et aussi fin. R. Pichon, *Les derniers écrivains profanes*, Paris, 1906, pp. 171–175, reconnaît au contraire, et avec raison, les qualités de cœur d'Ausone.

[12] *Parent.* 2. Elle s'appelait Aemilia Aeonia.

revanche, il a dédié à la mémoire de son père un *Epicède*[13] et le premier des *Parentalia*. Admiration, respect, tendresse filiale, tels sont les sentiments qu'il éprouvait à son égard. Ils se firent plus profonds encore, quand il devint père à son tour. «Je croyais, lui écrit-il à cette occasion, que rien ne saurait ajouter à ma tendresse, vénérable père, et que mon amour pour toi ne pouvait s'accroître. Il a reçu pourtant un degré de plus ... grâce à cet enfant, qui devient le centre de nos affections et qui donne un double titre à chacun de nos deux noms ... Ainsi ce nouveau titre augmente la vénération que tu m'inspires, et je puis apprendre à mon fils comment on aime un père[14].»

Excellent fils, il fut aussi un excellent époux. On sent la joie du jeune mari dans une courte pièce de vers toute pleine de fraîcheur: «Vivons, ma femme, comme nous avons vécu et ne quittons pas les noms que nous avions pris en nos premières amours. Que les progrès de l'âge ne puissent nous changer avec le temps; que pour toi je sois toujours un jeune homme, et toi toujours une jeune femme pour moi. Quand je serais plus vieux que Nestor[15] et quand tes années surpasseraient en nombre celles de Déiphobé la sibylle de Cumes, ignorons ce que c'est la vieillesse mûre. Il est bien de savoir le prix des années, il n'en faut pas savoir le compte[16].» Son désir de conserver longtemps une épouse si chère ne se réalisa pas: elle mourut à vingt-huit ans. Il ne se remaria pas et resta toute sa vie fidèle à sa mémoire. La pièce des *Parentalia*[17] où il la célèbre encore trente-six ans après sa mort nous permet de juger de la sincérité et de la profondeur de son amour. Sa douleur est toujours vive; chaque jour renouvelle son chagrin de n'avoir plus auprès de lui celle qui partageait sa peine et son bonheur; le temps, qui console tant d'autres maris, ne fait qu'aggraver sa blessure. «Je souffre, lui dit-il, si je vois à un autre une bonne épouse; je souffre de même, si j'en vois une mauvaise; tu es toujours là devant moi pour la comparaison, et ton souvenir fait mon supplice à la vue de ces deux femmes: de la mauvaise, parce que tu ne lui ressemblas jamais; de la bonne, parce qu'elle est ton image.»

Des trois enfants que sa femme lui avait donnés l'un mourut en bas âge; les deux autres étaient une fille, dont nous ne savons presque rien, et un fils, Hesperius. Une courte lettre en vers[18] adressée à ce dernier nous révèle les sentiments paternels d'Ausone. Hesperius avait dû le quitter à Trèves pour un long voyage. Le poète nous décrit la tristesse de la séparation: quoique entouré d'une foule d'amis, il se sent seul. «Quelle journée pour moi!» s'écrie-t-il. Il parcourt les grèves solitaires de la Moselle; dans la distraction de la douleur, il abat les pousses des

[13] Il nous confesse que toutes ses œuvres lui déplaisent, sauf ce poème: «Alia omnia mea displicent mihi; *hoc relegisse amo.*» (*Epiced.*, préface). Cet épicède fut placé sous le portrait du père.

[14] *Epist.* 19, 1–4, 9–10. Cf. encore *Epiced.* préf.: «Post Deum semper patrem colui secundamque reuerentiam genitori meo debui.»

[15] Corpet traduit: «Quoique je sois plus vieux que Nestor, que tes années surpassent ...», ce qui est évidemment faux.

[16] *Epigr.* 40.

[17] *Parent.* 9.

[18] *Epist.* 20.

saules ou froisse d'un pied mal assuré sur des cailloux glissants les vertes herbes de la rive. «Ainsi, dit-il, passa la première journée, ainsi s'acheva la seconde ... ainsi l'année s'écoulera pour moi jusqu'à ce que ta destinée te rende à ton père.»

Signalons encore sa tendresse pour son petit-fils[19]. Cet enfant, qui portait aussi le nom d'Ausone, était un élève attentif et studieux. Mais, connaissant la discipline trop souvent brutale en honneur à son époque, le grand-père s'ingénie à le prémunir contre le découragement[20]. Il lui rappelle que les Muses ont leurs divertissements et qu'aux heures austères de travail succéderont d'agréables loisirs. D'ailleurs, si revêche et redoutable que soit le professeur, il n'est toutefois pas un monstre. Ausone invite donc le jeune écolier à se montrer maître de lui et à imiter l'exemple de son père et de sa mère, qui ont suivi ces conseils. Il fait plus encore: il l'assure qu'il s'intéressera à ses études et, s'asseyant pour ainsi dire à ses côtés sur les bancs de l'école, reprendra ses chers classiques sous la direction de l'élève devenu son maître: *Te praeeunte, nepos ... iterum fas est didicisse.* Spectacle touchant que celui de cet aïeul se penchant, avec une si compréhensive tendresse, sur son petit-fils et s'efforçant de lui adoucir les premières aspérités de la vie!

Le père d'Ausone, Iulius Ausonius[21], était d'une origine honorable mais assez modeste. «Je ne puis ... montrer les images de mes ancêtres, dit son fils, ...mais ce qui est bien connu, ce que je puis citer, sinon vanter, c'est ... une famille dont je n'ai point à rougir[22].» Il était né à Bazas, sur la Garonne (en Aquitaine), mais vécut surtout à Bordeaux. Il avait deux frères et deux sœurs. Les deux frères[23], qui se ressemblaient beaucoup, étaient à la fois sérieux et gais. L'un se fit négociant et se rendit en Bretagne, où il amassa une grande fortune et mourut, jeune encore, à Rutupies (Richborough). L'autre subit, au cours d'une longue existence, «des pertes sans nombre», nous dit son neveu, qui ne précise pas la nature de ces pertes. Mais elles ne paraissent avoir altéré en rien le caractère de cet homme doux, aimable, hospitalier. Quant aux tantes paternelles du poète[24], l'une mourut jeune, comme son frère le commerçant; l'autre se voua au culte de la virginité, ce qui fait supposer avec beaucoup de vraisemblance qu'elle était chrétienne. Elle fut comme une mère pour son neveu, à qui elle légua, en mourant, tout ce qu'elle avait pu économiser de son pauvre revenu.

Le plus célèbre des cinq enfants fut certainement le père d'Ausone. Il était médecin, et médecin réputé. Chose curieuse, il s'exprimait difficilement en latin et savait beaucoup mieux le grec. On a des raisons de penser que sa langue maternelle était le gaulois[25]. Etait-il chrétien? Nous ne pouvons l'affirmer, son fils

---

[19] C'était le fils de sa fille.
[20] *Epist.* 22 ou *Liber protrepticus ad nepotem.*
[21] *Epicedion in patrem* et *Parent.* 1.
[22] *Gratiar. actio,* 8, 36.
[23] *Parent.* 7.
[24] *Parent.* 26 et 27.
[25] C'est l'opinion de C. Jullian, *Revue histor.*, Paris, 1891, t. 47, p. 244, et de R. Pichon, *Les der. écriv. prof.* p. 302. Mais cette langue pouvait être aussi l'aquitain. On a émis l'idée qu'il était d'origine grecque (cf. Plessis, *La poésie latine,* p. 674); je crois avec Pichon que

s'exprimant en termes trop vagues sur ses sentiments religieux[26]. Il fut sénateur à Bazas et à Bordeaux, puis préfet d'Illyrie. Il s'était marié très jeune à Aemilia Aeonia et eut le bonheur de voir cette union durer sans atteinte et sans nuage pendant quarante-cinq ans (jusqu'à la mort de sa femme[27]). Heureux dans sa profession, dans ses amitiés, dans sa famille, jouissant d'une assez belle fortune et d'une robuste santé, il quitta ce monde avec sérénité, reconnaissant au sort des grandes faveurs dont il l'avait comblé. «Je m'endormis d'un sommeil tranquille, lui fait dire Ausone dans son *Epicède*, et je laissai à d'autres l'espoir, les désirs et la crainte. Au milieu des regrets de mes amis, je mourus sans regrets, après avoir réglé la disposition de mes funérailles. Je vécus quatre-vingt-dix ans[28], sans bâton, et avec l'usage entier de tous mes membres et de toutes mes facultés. Toi qui liras ces vers, tu ne refuseras pas de dire: Telle fut ta vie, qu'elle me fait envie[29]!»

Son fils nous a laissé de sa physionomie morale un portrait détaillé. Ennemi des procès, nous dit-il, il n'a ni accru ni diminué son bien; il fuyait avec soin jalousie, convoitise, brigue, mensonge, indiscrétion, médisance; il évitait et la foule et la feinte amitié des grands; il ne recherchait ni ne refusait les honneurs. A ces qualités présentées sous une forme négative s'en ajoutaient d'autres plus positives: il était modéré dans ses désirs, économe sans avarice; ne se fiant pas à son propre jugement pour apprécier sa valeur personnelle, il s'efforçait de gagner l'estime des gens de bien; il se montrait ami fidèle; il préférait les bonnes mœurs aux lois; il ne pensait pas qu'on pût se faire un mérite de ne point faillir; porté à la colère, il luttait contre ce défaut; charitable et généreux, il offrait gratuitement le secours de son art à ceux qui le lui demandaient. Ses contemporains le comparaient aux sept sages; ils avaient raison: il possédait à un haut degré cette modération et cette mesure si chères à la sagesse païenne. Mais il avait aussi d'autres vertus, que cette sagesse ne préconisait guère et qui le rendent encore plus sympathique aux modernes: je veux parler des vertus familiales, en particulier de la fidélité conjugale, et de cette tendresse paternelle à laquelle, il est vrai, Ausone ne fait pas expressément allusion, mais qui nous est attstée par l'extraordinaire affection que son fils lui témoigne si souvent.

Au contraire de son mari, Aemilia Aeonia[30] était d'origine noble par sa double ascendance. Son grand-père paternel appartenait à une famille riche et illustre du pays des Eduens (entre la Loire et la Saône). A la suite des troubles qui éclatèrent dans cette contrée sous les empereurs Victorinus et Tetricus, lui et son fils furent proscrits et vinrent s'établir en Aquitaine (à Dax, sur l'Adour), où ils vécurent, semble-t-il, dans la gêne. Le père d'Aemilia, Caecilius Argicius Arbo-

---

ce n'est guère soutenable: Ausone nous apprend que son *herediolum* appartenait déjà à son bisaïeul (*Domest.* 1, 2).

[26] *Epiced.* 54.

[27] Il semble bien, en effet, que sa femme soit morte la première, cf. *Epiced.* 37.

[28] Ailleurs (*Parent.* 1, 4), Ausone dit qu'il mourut à quantre-vingt-huit ans. Sur cette contradiction, voy. Plessis, *op. cit.*, pp. 670–671.

[29] *Epiced.* 57–64.

[30] *Parent.* 2.

rius[31], y gagna cependant, grâce à ses efforts, une modeste aisance et vécut plus de quatre-vingt-dix ans. Païen, il s'intéressait vivement à l'astrologie, mais en secret, car elle était interdite. Il lut dans les astres les brillantes destinées du futur précepteur de Gratien et les nota sur des tablettes, qu'il eut soin de cacheter. Mais sa fille les découvrit. «Le renom d'Agricius n'eut point à souffrir, remarque C. Jullian[32], ses prophéties étaient en train de s'accomplir. Il avait prédit qu'Ausone serait consul, il le devint.» On comprend la reconnaissance que lui garda son vaniteux petit-fils.

Caecilius Argicius avait épousé en Aquitaine une jeune fille du pays, noble mais pauvre. C'est une curieuse figure que cette Aemilia Corinthia[33]. Son teint basané lui avait valu le sobriquet de Maura, «la Moricaude». Mais, nous assure Ausone, si sa peau était noire, son âme ne l'était point: au contraire, elle était plus blanche que la neige. D'une extrême austérité, elle se montrait sévère pour elle-même comme pour les autres. Très stricte en matière de morale, ne plaisantant jamais sur les écarts de conduite, elle semble avoir mené tout son monde à la baguette[34]. Elle eut naturellement son mot à dire dans l'éducation du jeune Ausone, à laquelle elle voua tous ses soins, dès qu'il fut sorti du berceau. Mais avec lui sa rigidité était celle d'une grand'mère: elle savait tempérer de caresses l'autorité qu'elle exerçait sur lui.

Ce milieu puritain aux ressources modestes ne fut pas sans exercer son influence sur la mère du poète[35]. Semblable aux Romaines antiques, elle apprit à travailler de ses mains, à filer la laine. Elle possédait les qualités d'une épouse accomplie: soumission, chasteté, fidélité. Nous avons vu qu'elle vécut quarante-cinq ans dans une parfaite harmonie avec son mari. Elle était aussi bonne mère qu'épouse, entourant ses enfants de sa sollicitude. Elle sut créer à son foyer – était-ce tendance naturelle ou réaction contre les habitudes tyranniques de sa mère? – une atmosphère plus douce que celle qu'elle avait respirée dans son enfance: elle avait le sourire. «Sa gravité était mêlée de douceur et elle était sérieuse avec enjouement.»

Elle avait deux sœurs, Aemilia Hilaria[36] et Aemilia Dryadia[37]. Celle-ci, la cadette de la famille, s'était mariée mais semble être morte jeune. En tout cas, elle ne connut pas les joies de la maternité, et son besoin de dévouement maternel se reporta sur son neveu. «Tu t'essayais sur moi, lui dit-il, aux devoirs d'une mère.» Nous connaissons mieux l'autre tante d'Ausone. Il y avait quelque chose de viril dans son caractère. Toute petite déjà, elle avait l'air d'un garçon. N'ayant qu'aversion pour les penchants de son sexe, elle fit vœu de virginité et resta fidèle à ce

---

[31] *Parent.* 4 (Argicius ou Agricius).
[32] *Rev. histor.* t. 47, p. 245.
[33] *Parent.* 5.
[34] *Parent.* 5, 8: «Ad perpendiculum seque suosque habuit.»
[35] *Parent.* 2.
[36] *Parent.* 6.
[37] *Parent.* 25.

vœu jusqu'à sa mort survenue à soixante-trois ans. Cette vie indépendante lui permit de se livrer à ses goûts, qui étaient ceux d'un homme: elle étudia la médecine. Il ne faudrait cependant pas se la représenter comme une virago renfrognée et revêche. Très différente de sa mère, elle était enjouée. Encore au berceau, elle égayait son entourage par sa belle humeur, et cette gaieté, ainsi que sa physionomie de petit garçon, l'avaient alors fait appeler d'un nom masculin, Hilarius, que l'on changea plus tard en Hilaria. Si peu féminine qu'elle fût, elle n'en avait pas moins, comme la plupart des femmes, l'instinct de la maternité: elle entourait Ausone de son affection et le guidait de ses conseils.

Les trois sœurs étaient certainement très fières de leur frère, Aemilius Magnus Arborius[38], qui fut le grand homme de la famille. «La valeur n'attend pas le nombre des années.» Rarement ce vers trouva plus juste application. Il mourut à trente ans. Il est difficile d'imaginer une aussi grande activité dans une existence aussi brève. Marié à une femme noble et riche, il enseigna avec éclat la rhétorique à Toulouse. Mais le professorat ne suffisait point à son ardeur intellectuelle. Cultivé, éloquent, d'un esprit vif et doué d'une excellente mémoire, il fut un des avocats les plus distingués de la Gaule: son talent faisait la gloire non seulement des tribunaux de Toulouse, de Narbonne et de la province de Novempopulanie, mais encore de ceux d'Espagne. A Toulouse, il se lia avec les frères de Constantin, qui y vivaient dans une sorte d'exil. L'amitié des princes est parfois, elle aussi, un bienfait des dieux. L'empereur l'appela à Constantinople, le chargea de l'éducation de son fils et lui donna, semble-t-il, une chaire publique, car cette ville, nous dit Ausone, «s'illustra des lumières de sa rhétorique[39]». C'est là qu'il mourut, mais il fut enterré dans son pays: «La pieuse affection d'un prince auguste daigna le rendre à sa patrie, aux tombeaux de sa famille[40].»

Après son père et sa femme, Arborius est la personne dont Ausone parle avec le plus d'affection. On ne se trompera pas en pensant que c'est lui qui exerça sur le poète, du point de vue intellectuel, l'influence la plus forte et la plus décisive. «Frère de ma mère, lui dit-il, intime ami de mon père, tu as été pour moi, à la fois, un père et une mère. Mon berceau, mon enfance, ma jeunesse, mon âge mûr, tu leur a donné l'ornement de ces arts qu'il est si doux d'apprendre[41].» Une intimité des plus étroites et des plus tendres semble avoir uni l'oncle et le neveu. Ausone, je l'ai dit, avait rejoint Arborius à Toulouse, où il étudia sous sa direction. Mais Arborius fit plus encore: poète lui aussi, il initia son jeune élève au culte des muses, et c'est probablement à lui, beaucoup plus qu'au foyer familial, affectueux certes mais où le rêve tenait peu de place, qu'Ausone doit son goût des vers et de la fantaisie[42]. Aussi la reconnaissance du neveu est-elle profonde, d'autant plus profonde que l'oncle – tenait-il de son père l'astrologue le don de divination? – lui

[38] *Parent.* 3; *Prof.* 16.
[39] *Parent.* 3, 16.
[40] *Prof.* 16, 17–18.
[41] *Parent.* 3, 7–10 (trad. C. Jullian).
[42] Cf. C. Jullian, *Rev. histor.* t. 47, pp. 249–251.

avait prédit un glorieux avenir. «Remis entre tes mains dès mon premier âge, déclare-t-il avec fierté, j'eus le don de te plaire; tu disais, en m'appelant ton fils, que je te suffisais; tu affirmais que je serais ta gloire et celle de mes parents; tu as dicté les paroles qui devaient être inscrites dans le livre de mes destins[43].»

La femme d'Ausone, Attusia Lucana Sabina[44], appartenait par son père à la haute noblesse bordelaise[45]. Cet Attusius Lucanus Talisius[46], qui avait choisi Ausone pour gendre mais qui mourut avant d'avoir la joie de voir sa fille mariée, était, nous dit-on, beau, aimable et «rehaussait par ses vertus l'antique gloire de ses ancêtres». Il ne semble pas que la plus remarquable de ces vertus fût la modestie, car, s'«il refusait d'être le premier», il désirait cependant «être compté au premier rang». Quoique doué d'une grande éloquence, il ne cherchait pas les occasions de s'en prévaloir: il n'avait que dédain pour les charges publiques et fuyait la ville. Caractère indépendant, il aimait à vivre à sa guise, loin de la foule. Il résidait le plus souvent dans ses terres, où il menait l'opulente existence[47] d'un gentilhomme campagnard, partageant son temps entre l'exploitation de son domaine et les plaisirs de la chasse.

Des trois filles d'Attusius Lucanus Ausone avait peu connu la cadette[48]. En revanche, il était très lié avec son autre belle-sœur, Namia Pudentilla[49], et nous a laissé d'elle un portrait intéressant. Il vante sa sobriété, sa chasteté, sa beauté, sa fidélité conjugale et sa bonne humeur. Il aurait pu insister davantage encore sur cette bonne humeur: elle y avait quelque mérite. Car son mari, Fl. Sanctus[50], gouverneur de la province de Rutupies (Bretagne), lui laissait toute la charge de la maison. C'était un doux égoïste, qui recherchait avant tout son repos. Mais, bonne et dévouée, elle ne lui reprochait pas sa paresse et supportait son sort avec une aimable résignation. Ausone relève l'intimité qui existait entre elle et sa femme; et lui-même, qui avait pour elle une grande affection, aimait à l'appeler sa sœur. Elle mourut jeune encore, tandis que son insouciant époux parvint à un âge avancé, sans s'être jamais douté apparemment de l'abnégation de celle dont il n'avait pas su être le soutien: «A quatre-vingt ans, la vieillesse n'avait point encore altéré d'un seul mauvais jour la tranquillité de sa vie[51].»

La femme d'Ausone était l'aînée des trois filles d'Attusius Lucanus. «Illustre par ses nobles ancêtres et par son origine sénatoriale, elle s'illustra plus encore par ses rares et constantes vertus[52]». Comme sa sœur Namia, elle était belle, chaste

---

[43] *Parent.* 3, 19–22 (trad. C. Jullian).
[44] *Epigr.* 39 et 40; *Parent.* 9.
[45] De sa mère nous ne savons rien.
[46] *Parent.* 8.
[47] *Victusque nitore* (*Parent.* 8, 7) que Corpet, commettant un inexplicable contresens, traduit ainsi: «la recherche des goûts les plus simples»!
[48] *Parent.* 21. – Elle semble n'avoir pas vécu en Aquitaine, cf. *Parent.* 21, 7–8.
[49] *Parent.* 19.
[50] *Parent.* 18.
[51] Et Ausone souhaite en terminant, sans ironie, semble-t-il, que «Sanctus retrouve chez les Mânes le repos qu'il goûta sur la terre»! (*Parent.* 18, 11–12.)
[52] *Parent.* 9, 5–6.

et tout à la fois sérieuse et enjouée. Très attachée à son mari, elle savait qu'elle pouvait compter sur sa fidélité. Même les poèmes légers qu'il lui arrivait parfois d'écrire ne troublaient nullement cette assurance. «En voyant dans mes vers, dit-il, des Laïs, des Glycères, et tous ces noms de réputation équivoque, ma femme dit que je veux rire et que je badine avec des amours imaginaires: elle a tant de confiance dans ma vertu![53]» La spontanéité et la profondeur des sentiments dont nous percevons l'écho dans les vers qu'Ausone lui a consacrés et qui sont parmi les plus beaux qu'il ait composés, le fidèle et fervent souvenir qu'il gardait encore d'elle dans sa vieillesse après trente-six ans de veuvage sont la preuve que la confiance témoignée par Sabina à son époux était méritée et qu'il y avait entre elle et lui une de ces rares unions fondées sur l'affinité des cœurs et faites de tendresse et de dévouement réciproques.

*

Essayons maintenant de tirer quelques considérations générales des renseignements particuliers qu'Ausone nous donne sur les membres de sa famille. Nous y remarquons d'abord la diversité des croyances[54]. Certains d'entre eux, comme le grand-père astrologue, étaient assurément païens. De quelques-uns, par exemple du père du poète[55], il est impossible de savoir exactement à quelle religion ils appartenaient. En revanche, ses tantes, Iulia Cataphronia et Aemilia Hilaria, et sa sœur, Iulia Dryadia, paraissent bien avoir été chrétiennes: en effet, de celle-ci il nous dit qu'un de ses soucis était «de connaître Dieu»; des deux premières, «qu'elles s'étaient vouées à la virginité» *(deuota uirginitas)*, expression qui s'applique généralement aux vœux monastiques. Y eut-il dans cette famille d'autres adeptes de l'Evangile? Nous l'ignorons. Si ce fut le cas, il est probable que leur christianisme ressemblait à celui d'Ausone: un christianisme de surface. On chercherait vainement chez la plupart d'entre eux cette foi fervente qu'on rencontre chez tant de croyants de cette époque. Ils n'étaient évidemment pas de ceux que tourmente le sentiment du péché et que travaille la soif du divin: les devoirs familiaux, la culture des belles-lettres ou la poursuite des honneurs semblent avoir rempli leurs vies et répondu à toutes leurs aspirations morales et intellectuelles.

Mais, si l'on ne trouve pas chez eux – abstraction faite peut-être des trois femmes que je viens de nommer – cet idéal de sainteté qui élève un Paulin de Nole ou un Augustin au-dessus de la foule de leurs contemporains, en revanche, sur le terrain purement humain, ils offrent le spectacle d'une famille incontestablement sympathique. Ils sont loin d'être parfaits, cela va sans dire. Faut-il rappeler l'extraordinaire vanité d'Ausone? Il a beau parler, dans la prière à laquelle j'ai fait allusion, du trouble que lui causent ses péchés: ce n'est là qu'un sentiment fugace;

---

[53] *Epigr.* 39.

[54] Voy. à ce sujet G. Boissier, *La fin du paganisme*, t. II, 5e éd., pp. 66–78; R. Pichon, *Les dern. écriv. prof.* pp. 202–216; F. Plessis, *La poésie latine*, p. 681.

[55] C. Jullian, *Rev. histor.*, t. 47, p. 248, affirme qu'il était païen. Cela n'est pas impossible, mais, comme je l'ai dit plus haut, Ausone s'exprime à cet égard en termes trop vagues pour que je sois aussi affirmatif que Jullian.

ce n'est peut-être même qu'un souvenir livresque de la Bible. L'humilité n'est point son fait: il est généralement très content de lui-même, et son infatuation s'étale avec une naïveté qui fait sourire. Ne dit-il pas gravement à son petit-fils: «Je suis le flambeau qui éclaire ta vie[56]»? J'ai déjà signalé le caractère tyrannique de sa grand'mère Maura, qui régentait tout son monde, ainsi que la paresse et l'égoïsme de son beau-frère. Il y a pis que cela: un de ses neveux, Herculanus[57], fils de sa sœur, avait quitté la bonne voie dans laquelle l'avait engagé une mère très attentive à l'éducation de ses enfants. Ce jeune homme, doué de rares qualités physiques et intellectuelles, était professeur de grammaire; il donnait de grandes espérances à son oncle, et tout le destinait à lui succéder dans sa chaire. Mais hélas! «sa jeunesse, entraînée sur une pente glissante, dévia du droit chemin tracé par Pythagore[58]».

Mais Herculanus est, en somme, une exception. C'est, au contraire, une atmosphère de haute moralité, si je puis m'exprimer ainsi, qu'on respire généralement dans cette famille. Que de vertus n'y trouvons-nous pas! Amour du travail – sauf le nonchalant Sanctus, personne n'est inactif – économie sans avarice, modération dans les désirs, culte de l'amitié et de l'hospitalité, et ces qualités qui sont l'apanage des vieilles civilisations et qui font le charme des relations mondaines: courtoisie et aménité du caractère. Quant aux femmes, elles rappellent celles de la Rome antique par la pureté de leurs mœurs. Mais – et c'est un point sur lequel il faut insister – elles se distinguent d'elles par le rôle qu'elles jouent dans la famille.

Que nous voilà loin de la Romaine d'autrefois, vivant dans l'ombre, claquemurée dans sa maison! Son émancipation, qui commence déjà sous la république, a achevé maintenant son évolution. Sans négliger ses occupations domestiques – elle continue à filer la laine –, elle est devenue à son foyer la véritable associée de son mari. Les femmes dont Ausone nous parle se distinguent souvent par leurs qualités de fermeté et d'initiative. Pensons à son aïeule maternelle, qui dirige avec une si virile énergie ses enfants et son petit-fils. Il leur arrive même de remplacer l'homme, quand il se montre indigne de ses devoirs, par exemple cette Pudentilla qui «administre ses biens elle-même, à défaut de son époux ami du loisir[59]». Nous en trouvons aussi qui choisissent un genre de vie tout à fait indépendant: telle Hilaria, la tante du poète. «La femme, remarque justement Pichon[60], a conquis en liberté tout ce que l'homme perdait en rudesse.»

Dans ce milieu si sérieux, l'amour du travail n'exclut point la gaîté, quoi qu'en pense Jullian[61], qui voudrait y voir les femmes «plus enjouées, plus vives, plus souriantes». Ni elles ni les hommes ne nous y apparaissent tristes et moroses. Au

---

[56] *Epist.* 22, 95.
[57] *Parent.* 17; *Prof.* 11.
[58] *Prof.* 11, 4–5. Pythagore, et non le Christ: nous avons ici une des nombreuses preuves du christianisme tout extérieur d'Ausone.
[59] *Parent.* 19, 6.
[60] *Les dern. écriv. prof.* p. 174.
[61] *Rev. histor.* t. 47, p. 249.

contraire, les mots *ioca*, *laetus* ou *laeta* reviennent plus d'une fois sous la plume d'Ausone. Il les emploie à propos de sa mère, de ses oncles paternels, de sa femme, de son beau-frère[62] et il nous apprend que l'une de ses tantes devait à son enjouement son surnom d'Hilaria. Il n'est pas jusqu'à Pudentilla qui, malgré une tâche parfois lourde et ingrate, ne montrât de la bonne humeur.

Ces diverses qualités sont, certes, précieuses, mais elles ne suffisent pas à former l'originalité d'un caractère. Est-ce à dire que la toile où Ausone a fixé les traits des divers membres de sa famille nous présente des hommes et des femmes qui ne dépassent jamais une honorable moyenne ? C'est peut-être l'impression qu'on en retire à première vue. Mais, à considérer le tableau de plus près, on ne tarde pas à s'apercevoir que cette impression est fausse. Sur ce fond apparemment uniforme se détachent quelques personnalités qui ne manquent pas de relief. J'ai déjà mentionné trois femmes qui s'imposent à notre attention, l'une par son énergie et son austérité puritaine, l'autre par son tempérament viril et son amour de la science, la troisième par ses talents d'administratrice. N'oublions pas, non plus, le beau-père du poète, ce grand seigneur impatient de tout joug et ennemi de tout «conformisme», qui préfère aux servitudes de la politique et de l'existence citadine les libres horizons de la campagne, où il peut se livrer sans contrainte à sa passion de l'indépendance. Tel autre, oncle d'Ausone, ne se contente pas du cadre familier que lui offre le pays natal : poussé par le goût du commerce et peut-être aussi de l'aventure, il quitte Bordeaux pour la lointaine Bretagne, où il s'enrichit et meurt loin des siens[63]. D'autres remplissent des charges publiques, où ils s'illustrent : le père d'Ausone est d'abord sénateur à Bazas et à Bordeaux, puis préfet d'Illyrie ; quant à Ausone lui-même, l'amitié de Valentinien et de Gratien lui fait gravir tous les degrés des honneurs jusqu'au consulat.

Quelques-uns se distinguent par leurs dons intellectuels : Iulius Ausonius est un médecin renommé ; Arborius acquiert, comme avocat et comme professeur, une célébrité qui dépasse les frontières de sa patrie ; son neveu doit à la réputation que lui a value sa chaire de grammairien et de rhéteur l'appel flatteur que l'empereur lui adresse de Trèves, et nous savons que ses vers l'auréolent d'une gloire dont l'éclat s'étend jusqu'à Rome, où le littérateur Symmaque ne craint pas de le comparer à Virgile.

Enfin, qu'ils aient des qualités supérieures ou qu'ils ne s'élèvent pas au-dessus d'une honnête moyenne, ces hommes et ces femmes nous frappent, pour la plupart, par leurs vertus familiales. Je disais, au début de cette étude, que la famille de Cicéron est une de celles de l'antiquité romaine que nous connaissons le mieux. Mais on n'ignore pas que, si l'illustre orateur témoignait à son fils et surtout à sa

---

[62] *Parent.* 2, 6; 7, 11; 9, 23; 18, 1.

[63] L'œuvre d'Ausone nous montre que les voyages sont encore fréquents dans la Gaule du IVe siècle ; parfois imposés par la nécessité : c'est le cas de son aïeul et de son bisaïeul maternels ; le plus souvent volontaires : c'est le cas de l'oncle dont je parle, d'Arborius, qui va enseigner à Constantinople, d'un petit-neveu du poète, qui meurt en Espagne (*Parent.* 23, 14).

fille une extraordinaire affection, en revanche les liens qui l'attachaient à sa femme n'étaient pas aussi solides, puisqu'il divorça après trente ans environ de mariage. Entre les époux qu'Ausone nous fait connaître – si nous exceptons Sanctus et Pudentilla, dont le ménage cependant ne semble pas avoir été troublé par la discorde –, nous ne voyons que des unions heureuses et durables. Le *pater familias* n'est plus ce qu'il était dans la Rome primitive: un maître absolu, possédant et exerçant tous les droits sur les siens; il ne fait plus peser sur eux le joug despotique de son autorité. La femme, je l'ai dit, est devenue vraiment l'associée de son mari: tous deux ne font qu'un. Rappelons-nous le père et la mère d'Ausone, dont l'amour ne connut aucun désaccord pendant quarante-cinq ans. La mort même ne parvint pas à les séparer: on les réunit dans la même tombe. «Puisque tu embrasses pour toujours, dit le poète à sa mère, les mânes paisibles de ton époux, si vivante autrefois tu réchauffais sa couche, morte aujourd'hui réchauffe son tombeau[64].» L'union d'Ausone avec Sabina fut également profonde et sans nuage: veuf, il ne voulut pas se remarier et demeura, toute sa vie, fidèle à l'épouse qu'il avait perdue dans sa jeunesse.

Les relations entre parents et enfants sont aussi très étroites. Les parents, unis dans l'amour conjugal, le sont pareillement dans l'affection dont ils entourent leurs enfants. Ceux-ci, à leur tour, sont très attachés à leurs parents: la déference qu'ils leur marquent n'est point l'effet d'une crainte servile. Se sentant aimés d'eux, ils les respectent certes, mais c'est un respect mêlé de beaucoup de tendresse. Ils ne vivent pas à côté d'eux, mais avec eux, dans une réelle intimité.

L'enfant – et c'est un fait digne de remarque – occupe, au foyer familial, une place importante: on peut même dire qu'il en est devenu le centre. Voyez, par exemple, Ausone. Il est véritablement choyé non seulement par son père et sa mère, mais encore par toute la famille: son grand-père s'intéresse à son avenir et lui prédit de très hautes destinées; sa grand'mère, son oncle Arborius, trois de ses tantes lui prodiguent, dès son berceau, des soins assidus et dévoués[65]. On peut se demander si cette constante sollicitude dont il se voyait l'objet n'a pas fait naître chez lui le sentiment de sa valeur et s'il ne faut pas y chercher, du moins partiellement, l'explication de son excessive vanité. Elle aurait même pu avoir des conséquences plus graves: s'il n'est pas devenu un enfant gâté, c'est que la vieille Maura, gardienne vigilante et rigide des bons principes, y a probablement veillé.

Ce ne sont pas seulement les parents les plus proches qu'unit une affection mutuelle dans la famille d'Ausone; nous la retrouvons même entre ceux que ne lie pas une parenté directe. Ainsi Ausone est heureux de noter la grande amitié qui existe entre son père et son oncle Arborius, frère de sa mère[66]. Le mari de sa sœur

---

[64] *Parent.* 2, 7–8.

[65] Rappelons encore la grande affection dont l'entourait sa sœur Iulia Dryadia (*Parent.* 12, 8).

[66] *Parent.* 3, 7.

devient pour lui «son frère[67]»; sa nièce par alliance, «sa bru» ou même «sa fille[68]»; sa belle-sœur Pudentilla, «sa sœur[69]»; son neveu par alliance, «presque son gendre[70]». Il pleure ses petits-neveux comme «ses petits-enfants[71]». Sans doute, l'existence de ces liens familiaux n'est pas absolument nouvelle: «La vieille *gens* romaine, note avec raison R. Pichon[72], très vaste et très serrée à la fois, ... avait déjà bien des traits de ces esprit de famille que nous retrouvons ici.» «Mais, continue le même auteur, c'était une règle inflexible, invariable, qui présidait aux rapports familiaux; ici, c'est surtout l'affection.» Et c'est elle qui fait la forte cohésion dont Ausone et les siens nous offrent l'admirable exemple.

Remercions l'auteur des *Parentalia* de nous introduire dans l'intimité de sa famille. Car, ce faisant, il enrichit singulièrement la connaissance que nous avions de son siècle. Nous en connaissions les aspects politiques, sociaux, intellectuels et religieux. Mais, si importants qu'ils soient, ils ne suffisent pas à nous en donner une image complète. Il est un autre élément constitutif des sociétés humaines, plus modeste peut-être, mais qui en forme le soutien le plus solide et dont l'affaiblissement les menace généralement de désagrégation: la famille. Or, c'est elle précisément, telle que le monde antique à son déclin l'a connue dans sa plus belle expression, que ressuscite à nos yeux la pieuse sollicitude du poète. Elle nous apparaît comme la fleur d'une très vieille et très grande civilisation. Fleur délicate et fine, sur laquelle va bientôt s'abattre, secouant jusque dans ses fondements tout l'Occident latin, le formidable cataclysme du Ve siècle, mais dont nous pouvons, grâce à Ausone, respirer encore le parfum intime et pur.

Bibliographie sommaire

P. G. Deydou, Un poète bordelais Ausone. Bordeaux, 1868. – *S. Dill*, Roman Society in the Last Century of the Western Empire, 2e éd., pp. 167–186. Londres 1899. – *G. Boissier*, La fin du paganisme, t. II, 5e éd., pp. 66–78. Paris, 1907. – *T. R. Glover*, Life and Letters in the Fourth Century, Chap. V: Ausonius. Cambridge, 1901. – *C. Jullian*, Ausone et son temps. I. La vie d'un Gallo-romain à la fin du IVe siècle (Revue historique, t. 47, pp. 241 à 266). Paris, 1891. – *C. Jullian*, Ausone et son temps. II. La vie dans une cité gallo-romaine à la veille des invasions (Revue historique, t. 48, pp. 1–38). Paris, 1892. – *P. Martino*, Ausone et les commencements du christianisme en Gaule. Alger, 1906. – *R. Pichon*, Les derniers écrivains profanes. Chap. III: La société mondaine au Ve siècle d'après les poésies d'Ausone. Paris, 1906. – *F. Plessis*, La poésie latine de Livius Andronicus à Rutilius Namatianus, pp. 670–682: Ausone. Paris, 1909.

---

[67] *Parent.* 15, 1.
[68] *Parent.* 16, 1.
[69] *Parent.* 19, 12.
[70] *Parent.* 24, 6.
[71] *Parent.* 23, 11–12. – Sa sympathie s'étend même à des gens qui le touchent encore de moins près, par exemple aux parents de son gendre (*Parent.* 22 et 30).
[72] *Les dern. écriv. prof.* p. 172.